

Mashkadov et Tolstoï

Juan
Goytisolo

Les lecteurs européens connaissent les guerres du Caucase par la grande littérature russe du XIX^e siècle ; d'abord par Pouchkine, dans ses notes de voyage de l'Ossétie à Erzeroum, ensuite par Lermontov, auteur du très beau poème dans lequel il maudissait le despotisme régnant dans son pays, et enfin par Tolstoï, dans son magnifique récit *Hadji Mourat*, interdit par la censure tsariste et publié à titre posthume. Comme nous le savons, les

guerres du XIX^e siècle se sont prolongées au cours du siècle dernier : les Tchétchènes crurent un moment aux promesses faites par Lénine aux

peuples de décider de leur propre destin et combattirent, les armes à la main, les cosaques des armées blanches contre-révolutionnaires du général Denikine, pour à nouveau tomber sous le joug du pouvoir autocratique de Staline. Les révoltes ininterrompues déclenchées par les confréries soufies du Nord-Caucase, qui s'étalent sur la période comprise entre 1920 et 1933, bien analysées par les historiens, n'ont donné lieu, et pour cause, à aucune expression littéraire, ni de la part des oppresseurs ni de la part des opprimés, car la censure implacable du petit père des peuples veillait au grain. Après l'invasion de la Russie par l'Allemagne nazie et la grande guerre patriotique qui s'ensuivit, le peuple tchétchène et d'autres ethnies faisant partie de l'actuelle Fédération de Russie eurent à subir la déportation massive en Sibérie et au Kazakhstan. Cet épisode terrible a fait l'objet d'une occultation, même après que Khrouchtchev eut annulé les mesures prises par son prédécesseur et autorisé le retour des déportés dans leur pays. Seul Soljenitsyne a évoqué leur présence dans le Goulag, pour louer leur indomptable esprit de résistance face à leurs bourreaux

Les événements les plus récents sont connus de tous : perestroïka initiée par Gorbatchev, effondrement de l'Union soviétique, déclaration unilatérale d'indépendance par Doudaev en 1991, intervention de l'armée de la Fédération de Russie sur ordre de Boris Eltsine en décembre 1993, première guerre,

intermède de paix après le retrait des troupes russes en août 1996, élections libres qui donneront vainqueur Aslan Maskhadov en 1997, nouvelle guerre déclenchée par Poutine en réaction aux attentats prétendument tchéchènes perpétrés à Moscou.

Au cours de mon séjour en Tchétchénie, en juillet 1996, je fus témoin des destructions et de la sauvagerie de l'occupation : le centre de Grozny – l'ancienne place Minoukta – avait été totalement rasée et les bâtiments autour transformés en ruines. Je garde quelques clichés montrant des immeubles réduits à l'état de squelettes, leurs fenêtres béantes telles des orbites oculaires, vides ; des sous-sols habités sans eau courante ni électricité, le marché central et ses échoppes de vêtements et de vivres où les habitants de la ville fantôme se rendent pour chercher les moyens de subsistance. Juste à côté, le défilé des blindés et des tanks, la présence massive de l'armée, les barrages et les centres de tri sans fin. Dans mon essai *Paisages de guerre con Chechenia al fondo* (Paysages de guerre avec la Tchétchénie en fond), j'ai essayé d'exprimer mes sentiments face à cette géographie de la désolation : répression sauvage, exécutions sommaires, disparitions, « traitement » des présumés bandits dans les « points de filtrage » tristement célèbres.

Les attentats du 11 septembre ont fourni à Poutine l'occasion de s'approprier la rhétorique guerrière de Bush en drapant sa politique de la terre brûlée de l'habit moral d'une croisade pour la défense de la civilisation. Il l'a fait sans le moindre scrupule, avec le cynisme qu'on lui connaît. Les massacres du théâtre de Moscou et ceux de Beslan en Ossétie du Nord, consécutifs à la prise d'otages par un commando de guérilleros qui opérait au nom de Chamil Bessaïev, illustrent à la perfection les méthodes employées par l'ex-tchékiste : son mépris total de la vie humaine dans le dessein de se fabriquer l'image d'un homme à poigne, dont la main ferme ne tremble jamais quand il s'agit de défendre l'unité de la patrie. Le nouveau Tsar, sacré par l'Eglise orthodoxe, bénéficie non seulement de l'appui du peuple russe

résigné à son sort, mais aussi de la complaisance de l'Europe, qui a bien appris sa leçon : détourner son regard au moment des négociations des contrats juteux à propos de l'achat de pétrole et de ses dérivés. Pompier et pyromane, Poutine a dilué la résistance du peuple tchéchène dans le vapoureux et générique « terrorisme international », avec la conséquence prévisible que la guerre s'étende à d'autres communautés musulmanes de la Fédération de Russie, telles que celles de Kabardino-Balkarie, d'Ingouchie, d'Ossétie du Nord et du Daghestan. Supposer que le calvaire infligé au peuple tchéchène n'aura aucune conséquence, cela signifie vivre totalement en dehors de la réalité. Le wahhabisme et le *jihâd* de Chamil Bessaïev attirent en effet de plus en plus de jeunes vers la voie du martyr, et jettent aux orties, au nom d'un islam « pur » conforme à la lettre du modèle rétrograde de l'islamisme radical, les traditions des confréries soufies.

A la veille du premier anniversaire des attentats du 11 mars 2004 à Madrid, au moment où allait se tenir dans la capitale espagnole le sommet des chefs d'Etats sur « le terrorisme, la démocratie et la sécurité », les forces spéciales russes du Service fédéral de sécurité et les milices de Ramzan Kadirov – dont les méthodes expéditives ne sont plus à démontrer – ont assassiné dans son refuge à Tolstoï-Iourt le président Aslan Maskhadov, sans que personne, absolument personne, parmi les dignitaires présents dans la capitale espagnole n'élève la voix pour condamner un acte terroriste de la pire espèce, commis par l'appareil répressif d'un Etat participant, qui plus est, à un sommet de lutte contre le terrorisme. Deux jours avant cette exécution brutale du représentant de la légalité et de l'option modérée au sein du mouvement indépendantiste tchéchène, Elena Bonner, au cours d'un acte commémorant le vingtième anniversaire de la perestroïka qui s'est tenu en Italie en présence de Gorbatchev, a élevé au moins sa voix pour dénoncer l'usine d'extermination qu'est devenue la petite république nord-caucasienne. Par son geste, la

veuve de Sakharov à brisé le mur du silence honteux de ceux qui voient et prétendent ne rien voir, de ceux qui savent et feignent n'être au courant de rien : la réalité des arrestations massives, les viols perpétrés pour humilier les clans rebelles et les cadavres mutilés ou laissant apparaître des traces de tortures. Dans les semaines qui précédèrent l'élimination de Maskhadov, huit membres de sa famille ont été arrêtés en divers endroits de la Tchétchénie par des hommes cagoulés et en tenue camouflée. Depuis, aucune nouvelle d'eux. Pendant ce temps, en Tchétchénie il ne se passe rien : le gouvernement marionnette pro-russe est une officine où on brasse le vent.

Il y a huit ans, m'entretenant à Grozny avec le président d'une petite association de défense de droits humains, j'ai pu voir la longue file des proches des disparus venus identifier leurs défunts sur l'album des photographies des cadavres exhumés des fosses communes, disséminées à travers l'ensemble du territoire contrôlé militairement par le Kremlin. Aujourd'hui, le génocide n'admet pas le témoignage. Poutine et ses conseillers de l'ex-KGB savent parfaitement que si l'information constitue un pouvoir dont ils n'hésitent pas à user et à abuser comme bon leur semble, l'absence d'information signifie en revanche un pouvoir encore plus puissant. On tue impunément en plein jour et on exhibe comme un trophée de chasse le cadavre ensanglanté du chef des « bandits » devant un public incapable de comprendre la manipulation dont il fait l'objet. Tout cela pour la plus grande gloire de celui qui incarne d'une manière on ne peut plus exemplaire les valeurs de la tradition autocratique nationale, et s'érige en comptable de cette entreprise de suppression de tout un peuple.

L'élimination physique de Maskhadov à Tolstoï-Iourt, précisément, ne peut être plus symbolique : l'auteur de *Hadji Mourat* a su décrire comme nul autre écrivain, la tragédie de la population nord-caucasienne victime, hier comme aujourd'hui, de la violence criminelle. En associant le nom du romancier russe à celui du leader indépendantiste tchétchène, elle les a

transformés en paradigme et en symbole de la dignité humaine face à l'accumulation grossière et répétée des violations, des mensonges et de cruauté.

—J. G.